

04. Allez, alors, allons !

Il n'était pas cinq heures et le soleil était sur le point de se lever, lorsque Draguélev vint me tirer du lit pour m'emmener au chantier des Mamelles.

Le temps, pour lui, de siffler un whisky et, pour moi, de boucler mon sac en croisant les doigts pour invoquer la chance, ce qui n'est pas facile pour tirer la fermeture Eclair vous en conviendrez, le sort en était jeté, nous prenions la piste.

Entre nous, je n'étais pas fier. J'avais passé toute la nuit à m'imaginer dans la peau d'un ingénieur, avec peu de succès, je dois l'avouer, en me demandant comment faisait toute la clique de Bidon pour y parvenir : de Draguélev à Pourrichier en passant par Leroidec et Gavalardo, ils étaient tous à se donner du monsieur l'ingénieur gros comme le bras, sans même l'esquisse d'un sourire ou d'un clin d'œil complice.

Était-ce le courage qui me manquait ou la plus épaisse des inconsciences qui me faisait défaut, je ne saurais le dire mais plus s'approchait le moment de me confronter avec des problèmes que je ne pouvais même pas imaginer, plus je n'étais conscient que d'une seule chose : mon ignorance totale.

Donc, à Dieu vat et adviennne que pourra, peut-être les problèmes ne se posent-ils en effet qu'à ceux qui en soupçonnent l'existence. Pour me remonter le moral, j'essayais de me persuader que mes performances ne pourraient pas être pires, de toute façon, que celles de Gavalardo à la marina.

Peut-être, également, l'île de Bidon n'était-elle pas soumise avec la même rigueur qu'ailleurs aux lois de la physique qui se laissaient dès lors violer sans regimber, peut-être la nature était-elle ici beaucoup plus conciliante et allait-elle jusqu'à apaiser la révolte des matériaux et des corps, peut-être...

– Ne fais pas cette gueule-là – s'exclama Draguélev en prenant le volant, à Bidon il n'y a pas de gros problèmes :

c'est une petite île, ne l'oublie pas, regarde plutôt comme c'est beau !

C'était très beau en effet, quoique d'une simplicité affligeante. Dans la lumière rose du petit matin, le rouge minéral de la route de latérite était devenu indigo et son reflet imprégnait la verdure sombre des araucarias, des bois de fer et des gaïacs qui bordaient la route de part et d'autre.

Les branches, qui ne descendaient pas jusqu'au sol, laissaient voir, sur la gauche, le bleu délirant de l'océan et sur la droite, la terre d'une platitude lamentable, piquée de-ci de-là de boqueteaux de palétuviers, qui laissait filer le regard jusqu'à l'autre côte, à dix kilomètres de là, dénoncée par la frange côtière de cocotiers.

Une route droite, des arbres alignés au cordeau, une plaine lisse comme le pont d'un porte-avions, tout dénonçait le souci qui avait prévalu à travers les années de ne pas se faire chier avec les détails, de faire pousser les arbres là où ils ne gênaient pas et de tirer tout droit quand rien n'obligeait à tourner. Beau mais monotone : vous en aviez vu cent mètres, vous aviez tout vu.

Comme nous roulions, Draguélev avisa un de ces petits bouquets de palétuviers qui conchiaient la plaine.

– Tu vois ce bouquet d'arbres, fils. Il y en a plein de semblables. Ne t'en approche jamais, tu n'en reviendrais pas !

– Pourquoi donc ?

– Au milieu il y a un trou d'eau, c'est plein de serpents !

M'aurait-il dit qu'il y avait des mines ou un gouffre sans fond que j'y aurais jeté un œil. Mais des serpents, non merci !

En temps ordinaire, pour parcourir les quinze kilomètres qui séparaient Bidon du petit bourg de Têt-les-Mamelles, il fallait une petite heure. Mais cela demandait la journée et parfois plus à la saison des pluies.

À mi-chemin, nous allions passer devant le domaine de Gavalardo que nous nous garderions bien d'aller saluer car il avait horreur de ça.

Nous n'avions pas parcouru plus de cinq kilomètres, ce qui, à l'allure où nous roulions, nous avait bien pris un quart d'heure, quand nous vîmes une sorte de comète qui fonçait droit sur nous, empanachée de poussière rouge.

– Tiens voilà Riton ! – s'exclama Draguélev.

Riton était le seul fils que Gavalardo avait eu de ses propres reins, les autres mômes il les avait épousés avec leurs mères. Il avait attendu énormément de temps pour se décider à le faire : il n'était pas homme à se reproduire à la légère.

Le résultat, c'était Riton, le grand balèze que je vis dans le hangar à bateau de Gavalardo le jour où je fus invité chez lui et qu'il me présenta après ses chiens et ses gorets comme on désigne un paquet de gras en me disant : « ...euh, ça c'est mon fils... » !

Riton nous fit des appels de phares soit pour saluer la voiture de Draguélev qu'il avait reconnue, soit pour nous enjoindre de lui céder le passage. Il nous croisa sans ralentir, à une vitesse telle que nous en fûmes ébranlés sur nos sièges.

– C'est sa quatrième, commenta Draguélev, les autres sont enroulées autour des cocotiers. Il est très fort pour décorer les arbres avec ses voitures, Riton ! Ce n'est pas faute de lui dire d'être prudent !

Décidément, il se faisait du souci pour Riton le Stanislas. D'après ce qu'il me révéla, il faisait tout ce qu'un gosse, que l'on considère comme un incapable, peut faire pour emmerder son père.

Au lieu de suivre l'exemple obéissant de ses beaux et demi-frères, qui tous étaient déjà quasiment ingénieurs en chef dans les combines à papa, il se commettait avec ce que Bidon avait de plus louche et d'équivoque en matière de raclure de métropole.

Récemment, par l'entremise de Pourrichier qui n'avait pas laissé passer cette occasion de faire chier Gavalardo, il avait commencé une carrière de danseuse nue au grand casino de Bidon. Il devait quand même lui rester un brin de décence car, pour s'exhiber, il revêtait une plume d'autruche qu'il se fichait dans la raie des fesses et dont il se servait pour venir caresser la trogne porcine de la clientèle masculine de l'endroit et son succès n'était pas mince.

Quand il avait appris la chose, Gavalardo avait retourné Bidon pour mettre la main sur Pourrichier et régler une fois pour toutes le problème de ses dents gâtées.

En vain : celui-ci s'était déguisé en flaque de merde et avait réussi à se glisser dans ses chers égouts qui lui avaient assuré une retraite sûre où il pût rigoler tout son soûl, en attendant que la tempête s'apaise.

À son endroit, la tempête s'était effectivement apaisée. Mais qu'est-ce qu'il avait dérouillé le Riton ! Gavalardo l'avait attendu jusqu'à ce qu'il revienne de Bidon puis, au milieu de l'arène des ferrailles, il l'avait boxé méthodiquement.

Le même n'avait pas ouvert la bouche et ne s'était même pas sauvé. Il s'était contenté de se relever tant qu'il put le faire. Quand il fut vraiment trop sonné pour reconnaître le haut du bas, il resta étendu par terre et Gavalardo poursuivit la correction à coups de bottes.

Quant à la smala, si vous croyez qu'un seul osa s'interposer, vous vous mettez le doigt dans l'œil. Chacun se contentait de regarder Riton en hochant la tête, l'air de dire :

– Quel souci tu nous fais faire !

La séance s'était terminée quand une vieille servante mélanésienne attirée par les cris, ceux de Gavalardo, pas ceux de Riton, se dressa face à l'ours et lui dit :

– Ça suffit !

C'est à croire qu'il n'attendait que cela car il s'arrêta net. La vieille s'empressa d'apporter les premiers soins mais comme

Riton était trop lourd, elle demanda aux gendres de venir l'aider pour le porter sur son lit, ce qu'ils n'osèrent faire qu'après un regard vers Gavalardo pour s'assurer qu'il ne s'y opposait pas.

Je ne vous dis pas l'ambiance qui régna au domaine durant toute cette semaine où Riton se retapait la santé avec le lait de poule que lui faisait téter la servante mélanésienne. Sa bouille éclatée l'obligeait à se nourrir à l'aide d'une paille.

Qu'il ait osé défier Gavalardo, cela laissait la smala sur le cul. Je dirais même que cela les dépassait. C'était une action au-dessus de leurs moyens et ils ne se privaient pas de le faire comprendre à Riton en le traitant comme l'Enfant Prodigue.

Au fond d'eux-mêmes, je suis certain qu'ils ne furent pas mécontents de la dérouillée qu'il avait reçue et de ce qu'ils assimilaient à une défaite : il n'y avait rien de raisonnable à agir de la sorte.

Subir le joug du maître relevait même de la sagesse la plus élémentaire. Cette dérouillée les avait fait se regarder complaisamment les uns les autres et se trouver admirables.

Ah ! Quel bon sens était le leur ! Comme ils connaissaient la vie et ses pièges ! Comme ils se sentaient adultes en regard de l'attitude provocante de Riton ! Eux qui courbaient l'échine et rampaient la queue basse dès que paraissait Gavalardo, ils découvraient tout à coup la justification de leur lâcheté : ils étaient sages et Riton était fou.

En effet, il n'en pouvait être autrement puisque Riton ne démontra aucune contrition, ce qui est la moindre des choses pour un vaincu qui veut rentrer en grâce. Et s'il n'avait pas été fou, alors il aurait été vraiment cet être inflexible, d'une autre trempe que la leur, qui demeurerait un challenger pour Gavalardo, ce qui le mettait carrément au ban de la famille.

Si on voulait calmer le jeu, il fallait à tout prix qu'il fût fou. Riton resta donc alité une semaine, avec les autres demeurés qui se succédaient à son chevet pour lui faire la morale :

– Pourquoi le provoques-tu ainsi ?

- Tu sais très bien que tu vas lui faire du mal !
- Que t'a-t-il fait pour que tu le traites comme cela ?

Et ainsi de suite. Bref, dans leurs têtes, Gavalardo était la victime et Riton l'agresseur.

Mais, de même que cette tête de mule n'avait pas laissé échapper une plainte pendant la crise de son père, de même il les laissa lui asséner ces bonnes paroles et les encaissa sans un mot.

Cette attitude fit naître la crainte autour de lui, car tous ceux qui allaient le voir sortaient de son bungalow avec une opinion d'eux-mêmes pire que lorsqu'ils y étaient entrés.

Maintenant, ils rampaient objectivement devant lui comme ils rampaient devant Gavalardo, même si, pour se rassurer, ils le jugeaient bon à enfermer.

Ce qui aggravait l'ambiguïté de la situation, c'était que Gavalardo était retourné à Bidon sans revoir Riton et que ce dernier était resté au domaine.

Rien de plus normal apparemment puisque le premier allait travailler pour le bien-être commun et que le second se refaisait une santé.

Le problème, c'est que chacun sentait confusément que Gavalardo avait eu les jetons d'affronter le silence de son fils et qu'il lui avait cédé la place, en quelque sorte.

Quant à ce dernier, son audace dans le défi, le prix qu'il l'avait payée et son obstination dans le refus de contrition, l'avaient hissé à un niveau de liberté rare à Bidon.

En réalité, il n'y avait que Pourrichier à pouvoir se permettre une telle attitude. Avec d'autres moyens, cela va sans dire. Pour s'affranchir de Gavalardo, Riton avait passé les trois épreuves qui jalonnent le chemin de la liberté sans jamais s'y enliser : l'incongruité, l'impolitesse et la folie.

Incongru, il aurait pu le rester s'il s'était contenté des rires dont il était l'objet dans son numéro de danseuse nue, au casino, et s'il s'était tenu loin de Gavalardo. Il est peu probable que celui-

ci fût venu affronter le ridicule pour le dérouiller durant son spectacle.

Impoli, c'est ainsi qu'on le ressentit lorsqu'il débarqua chez lui sans vergogne et sans même la pudeur de prendre l'air contrit de cette vie qu'il leur menait, ce qui fit sortir Gavalardo de ses gonds. Cependant, à l'injure il n'opposa pas l'invective, comme l'aurait fait un adolescent un tant soit peu exalté, mais le silence et l'obstination.

La folie, enfin, il aurait pu y sombrer, du moins temporairement, si en même temps que son corps, Gavalardo avait disloqué son âme. C'est une force dont il n'était d'ailleurs même pas conscient qui lui avait soufflé de ne pas se laisser pulvériser, de descendre en lui-même pour recoller les morceaux de son personnage intérieur avant qu'ils ne soient totalement éparpillés par l'effraction contre nature de son père et les coups d'éponge larmoyants de la famille. Bon dieu que la vie est dure en basse-cour !

Mais revenons à notre voyage vers les Mamelles. Toujours suivant la côte, nous parvînmes à la mamelle ouest que nous longeâmes vers l'est jusqu'au bourg de Têt-les-Mamelles, au débouché du sillon intermammariaire où cascade le ruisseau des Mamelles avant qu'il ne se perde Dieu sait où. C'était sur ce même ruisseau que je devais nous faire un barrage.

Têt-les-Mamelles était un village-rue, satisfaisant aux besoins les plus immédiats d'une colonie d'une trentaine d'agriculteurs, essentiellement javanais, qui cultivaient le petit pois depuis presque un siècle. Trois banques, six bars, sept stations d'essence, deux coiffeurs dont un pour dames, un bureau de poste, une église évangéliste, une salle du Royaume des Témoins de Jéhovah et un magasin chinois qui offrait tout ce qu'un colon peut désirer, y compris les autres services du bourg.

Nous nous y arrê tâmes pour faire le plein, je veux dire pour abreuver Draguélev, ce qui n'était pas superflu après toute la poussière que nous avions mangée.

Il me présenta au chinois, à sa femme, à son fils, à la femme d'icelui, à sa fille qui restait à marier, me précisa-t-il avec un clin d'œil, dont la dot rondelette lui suscitait des prétendants jusqu'à Taïwan.

Si cela me tentait, je pouvais me mettre sur les rangs : vous ne pouvez jamais savoir, avec les Chinois, un bâtisseur de barrages trouverait peut-être une place honorable dans la lignée des ancêtres !

Nous reprîmes la route, toujours vers l'est, en suivant le pied de l'autre mamelle, pour attaquer la piste qui grimpait vers la tribu et qui démarrait sur l'autre côte.

À mesure que nous nous rapprochions de la côte est, les champs de petits pois disparaissaient, laissant la place à une plaine aride, glacée du sel apporté par les alizés. Nous attaquâmes enfin la montée et le paysage changea.

Nous abordions un autre monde, avec des arbres qui poussaient là où ça leur chantait, avec des rochers, des sous-bois, des cascades et des oiseaux, des sentiers, des ravines, des cochons sauvages et des perruches, des papillons fluorescents et des buissons ardents de fleurs enivrantes, bref toute une saloperie de nature bordélique qui traumatisait les bidonnais et à laquelle nous allions mettre bon ordre.

Enfin après un dernier virage en épingle qui fit tressauter le tacot de Draguélev, nous arrivâmes à la tribu, gardée par deux immenses pins colonnaires.

Les enfants cessèrent de batifoler sur l'herbe entre les paillotes rondes, pour venir nous dévisager en rigolant. Ils avaient l'habitude de Draguélev, c'était plutôt moi qui les distrayais et, entre nous, je les comprenais. Ils se marreraient encore plus quand ils me verraient à l'œuvre.

Bientôt deux malabars à l'air renfrogné s'approchèrent, faisant le vide autour d'eux.

– Tu vas voir – me dit Draguélev – ils ont l'air, comme ça, mais ils ne sont pas méchants !

De vous à moi, je ne pouvais leur donner tort : s'ils étaient heureux, ils avaient sans doute très vite compris qu'ils n'avaient pas du tout intérêt à le montrer.

J'avais soudain grande envie qu'il se casse, Stanislas, avec sa charrette pourrie, qu'il s'en aille rejoindre les siens, les Pourrichier et consorts, les ingénieurs en carton et les bâtisseurs de tours à retardement, les fouisseurs d'égouts, les comploteurs de combines spongieuses et tous les figurants de ce film minable qu'on était en train de produire à Bidon.

J'avais envie de leur dire : je viens faire un barrage mais c'est pour de rire, vous allez voir comme nous allons bien nous amuser à jouer sur les bulls.

L'un s'appelait Gabriel, l'autre Séraphin. Ils me tendirent une main molle pour ne pas me broyer la mienne. Ils se tenaient debout devant nous, les mains derrière le dos et le regard baissé comme des coupables, à écouter les remontrances de Draguélev qui me présentait comme le plus grand constructeur de barrages de Bidon et qu'ils allaient voir ce qu'on allait voir pour peu qu'ils y missent du leur au lieu de s'enivrer, de mettre le feu aux bulls et de prendre la vie comme des gamins. Compris ? Rompez, vous pouvez aller jouer !

Draguélev me mena à la case qu'avait occupée Filoutti, derrière laquelle s'entassait tout le bordel du chantier et devant laquelle stationnait une Jeep. J'y installai mes affaires personnelles : ma brosse à dents, mon slip de rechange et une photocopie de la carte topographique de Bidon qui allait me servir pour tracer la piste.

– Je vais t'envoyer une femme pour te faire à manger ! –
m'annonça Gabriel.

Ce furent ses premiers mots, il ne s'embarrassait pas de fioritures et allait droit à l'essentiel.

– Ça va aller ? – me demanda Draguélev – regarde, tu seras comme un roi ! Il y a un groupe électrogène et même le téléphone, il suffit de tirer une ligne !

Comme si je me languissais de Bidon, ce serait assez d'y retourner en fin de semaine !

Draguélev ne se décidant pas à partir, Gabriel, qui se tenait à quelques pas les mains derrière le dos à regarder ses chaussures, appela un gamin et lui dit quelque chose en Langage des Mamelles.

Le gosse partit en riant et rapporta bientôt une bouteille de whisky qu'il tendit au chef. Celui-ci, sans même regarder Draguélev, la lui tendit. Pourquoi Stanislas n'emportait-il pas une bouteille avec lui, au lieu d'emmerder tout le monde ?

Enfin, après d'ultimes recommandations et une dernière rasade, il se décida à repartir et ce fut sans regret que je vis sa voiture disparaître au tournant de la piste, dans un nuage de poussière, entre les deux pins colonnaires. C'est ainsi que je devins roi des Mamelles.

Le premier jour à la tribu fut assez coton, pour ce qui est de la prise de contact, cela s'entend. J'avais pris la Jeep et j'avais emmené avec moi Gabriel et Séraphin pour faire la visite du chantier.

Je ne sais pas comment les menait Filoutti mais soit qu'ils le regrettassent, soit qu'ils imaginassent que j'étais du même acabit, ils me tirèrent toute la journée des tronches de carême sans que j'osasse le moindre contrepet pour les dérider. Ils ne desserrèrent les dents que pour me montrer le chemin.

Parfois ils échangeaient des phrases en Langage mais ça me faisait une belle jambe. À part oui, non, à droite, à gauche, je n'eus droit à rien d'autre de toute la journée, à croire qu'ils m'en voulaient. À moi-même personnellement.

Je dois dire que je m'engageais avec toute l'humilité de mon ignorance et que j'attendais beaucoup de cette visite. À la fin de la journée, si je ne savais toujours pas comment je devais faire, je savais au moins ce qu'il ne fallait pas faire.

La piste qu'avait commencée Filoutti vous aurait paru tout de suite complètement dingue. À moi, elle sembla hermétique et mystérieuse, c'est vous dire la couche que je tiens.

Je crus dur comme fer qu'il se cachait un motif de spécialiste pour chaque brutal changement de cap qu'elle adoptait sans que j'en comprisse jamais la raison. Il m'arriva de rester plusieurs dizaines de minutes à tourner et piétiner en plein désarroi pendant que mes deux zèbres se tenaient accroupis à l'ombre sans même me jeter un regard : mais pourquoi a-t-il tourné là, pourquoi justement là ! Si jamais il m'arrivait de les questionner, c'était toujours la même réponse muette, ils tournaient leurs paumes vers le ciel en haussant les sourcils : ils ne savaient pas.

Seigneur, comment allais-je mener à bien cette affaire, alors même que j'achoppais déjà sur ce qui m'avait paru le plus facile, c'est-à-dire la piste.

Moi, avec l'insupportable naïveté du néophyte, j'aurais tiré bêtement tout droit puisque c'était par là que j'allais... Et je serais tombé sur un os... Oui mais quel os ? Auprès de qui, dans quels livres, après combien d'années d'études obtiendrais-je jamais la réponse ?

Il me fallut vraiment mettre le nez sur un indice flagrant pour que je comprisse enfin que la piste s'en allait au petit bonheur.

En effet, quand par hasard nous arrivions devant un embranchement, Gabriel et Séraphin m'indiquaient la direction à prendre sans plus de discours et moi, obéissant et pas curieux pour un sou, j'obtempérais à chaque fois.

Il arriva cependant, tout finit par arriver, que je leur demandai à quoi menait l'autre piste : ils ne savaient pas. Eh bien, nous allions voir !

Ils ne dirent pas un mot et restèrent renfrognés comme devant, perdus dans je ne sais quelles pensées qui n'avaient visiblement rien à voir avec ce qui m'intéressait.

Au bout de huit cents mètres, la piste s'arrêta net devant un ravin infranchissable. J'avais enfin compris ce qui guidait Filoutti : son pif !

Mais assurément, cela n'était pas la seule méthode qu'il employait. Débarrassé de mon admiration, je pus même en décrypter quelques autres.

Ainsi, je mettrais votre main à couper, qu'il ne fit certains détours que pour abattre quelques cocotiers et s'en taper les noix, d'autres fois c'était pour éviter un nid de guêpes, ou encore pour rouler à l'ombre et tout ça en ignorant superbement les pentes : heureusement que nous étions en Jeep.

Aucune toupie chargée à ras bords de béton ne parviendrait jamais à franchir certaines rampes, même par temps sec. Alors je ne parle pas de la saison des pluies : au premier grain tout ça allait devenir un gigantesque toboggan. Ce n'était pas une route d'accès, qu'il avait entreprise, mais une piste de bobsleigh pour les Jeux d'hiver de Bidon.

J'eus toutes les peines du monde à me repérer sur la carte, mais en utilisant ma boussole et en prenant un relèvement sur Bidon, qu'on distinguait fort bien au sud, j'y parvins grosso modo : il n'avait pas fait le quart de la distance qui nous séparait de l'endroit où j'estimais qu'on devait faire les travaux.

Car en ce qui concernait le barrage, Gavalardo m'avait laissé seul juge, se fiant à mon expérience, les seuls documents qui existassent étant la carte de la dernière guerre et le plan simplifié du barrage de la Néaoua. À moi de trouver dans la gorge, un emplacement où il pût s'adapter.

À la fin de la journée, mon siège était fait : pour savoir où faire passer la piste, il fallait que je sache où la diriger. Gavalardo allait peut-être ronfler de me voir faire le travail à l'endroit, au lieu de le faire à rebours selon la coutume locale, mais je n'avais pas encore assez l'habitude de Bidon pour faire autrement.

Il était possible après tout que j'y parvienne assez vite et que je décide de mettre le barrage en eau avant de le construire, mais pour l'instant c'était trop tôt, j'étais encore trop tendre, mon diplôme d'ingénieur de l'université de Bidon ne datant que de la veille.

À sept heures la nuit était tombée. J'avais allumé une lampe à pétrole et j'essayais de faire le point sur ce que j'avais vu ce jour-là, en jetant sur le papier les réflexions qui me venaient et les stratégies que j'envisageais, ce qui n'allait pas bien loin, en dehors du fait que je ne pouvais pas continuer à travailler de la sorte.

Bientôt une femme se présenta avec une grande calebasse recouverte de papier d'aluminium contenant de quoi m'alimenter. Je la complimentai sur la bonne odeur qui s'en échappait, et je ne plaisantais pas car j'avais rudement faim. De toute façon, à part le Christmas pudding, je mange absolument de tout.

Je ne sais pas comment elle comprit mon attitude mais elle prit un air salement sinistre et me lança presque mon dîner à la figure en me disant que c'était avec plaisir, que demain j'aurai la même chose et que si j'avais besoin de pétrole pour ma lampe je n'avais qu'à demander.

Je restais pantois, j'en avais au moins cent litres dans un bidon derrière la case et elle devait fort bien le savoir. Ça commençait bien.

Je n'ai rien contre l'électricité, que l'on se rassure, mais par une vieille habitude d'économie, certains diront de pingrerie, je ne voyais pas la nécessité de mettre en marche le groupe électrogène pour obtenir avec un litre de gasoil la commodité que me donnait une cuillère à café de pétrole lampant, sans compter le bruit et la fumée.

Je ne suis pas du genre à emmerder toute une communauté simplement pour éclairer la feuille sur laquelle j'écris mes conneries.

Tout ça pour dire que si je croyais faire plaisir à tout le monde, j'étais loin du compte car bientôt Gabriel vint me trouver pour me demander pourquoi je n'avais pas mis le groupe en marche, c'était bientôt l'heure de leur émission littéraire télévisée favorite et il leur fallait l'électricité, libre à moi de vivre comme un sauvage au fond de ma case mais encore fallait-il que cela ne portât préjudice à personne et patin et couffin...

Après m'avoir fait la gueule toute la journée, c'était une bonne entrée en matière pour commencer à discuter, ce que je ne manquai pas de lui faire remarquer sur un ton que j'aurais voulu plus amène, mais vous savez ce que c'est, quand on s'énerve...

Cela prouve qu'il est utile de parler, car aussitôt un grand sourire vint éclairer son visage : enfin je m'animais. Toute la journée ils avaient cru que je n'avais que mon boulot en tête, avec mes façons polies de m'adresser à eux.

Draguélev, Filoutti, Gavalardo, tous les Bidonnais qui débarquaient à la tribu gueulaient à tout bout de champ, ça les avait déconcertés de ne pas me voir m'emporter et piquer une attaque rien que pour leur demander un grain d'allumette.

Mais non, je n'étais pas bégueule : j'étais toujours comme ça, gentil et tout, il ne fallait pas m'en vouloir. Et la femme qui m'apportait mon repas, sa cuisine sentait-elle si mauvais que je lui avais battu froid ? Mais non, bien sûr, s'il suffisait d'un peu d'exaltation dans la conversation, je pouvais faire un effort : le savon que j'allais lui mousser ! J'allais bien trouver une raison, le temps de réfléchir cinq minutes et elle allait passer un fichu quart d'heure, rien n'allait lui manquer, qu'elle soit tranquille.

D'ailleurs cela n'allait pas traîner, comment s'appelait-elle ? Cécilia ? Je sortis devant la porte et vociférai à la cantonade à l'adresse de Cécilia, de telle sorte qu'on dut m'entendre de Bidon, que son poulet au manioc était exécrable et que ça allait chauffer pour son matricule. Ce fut Gabriel qui tempéra un peu mon éloquence en me conseillant de ne pas en rajouter au risque, selon lui, de faire petit-blanc.

Il y eut des rires alentours et j'entendis même Cécilia s'exclamer en riant que sa cuisine avait un effet magique sur les ingénieurs sauvages qui s'éclairaient au pétrole au fond de leur case. Enfin une qui m'appelait par mon grade !

Avant qu'il n'aille se planter devant sa télé avec toute la tribu, je demandai à Gabriel s'il était facile d'accéder en Jeep à la gorge des Mamelles, car j'avais l'intention d'aller y jeter un coup d'œil le lendemain.

Il leva les bras au ciel en me demandant pourquoi diable je croyais que nous étions en train de faire une piste. Avec ce que j'avais vu, c'était en effet à se le demander, mais je ne dis rien pour ne pas le vexer.

Non, le seul moyen d'y parvenir, c'était de prendre ses pieds par la main et de crapahuter dans la forêt. Il allait prendre congé quand une idée lui vint : nous pourrions y aller à cheval.

Mes poils se hérissèrent : moi je voulais bien essayer, mais le cheval serait-il d'accord ? C'était une autre paire de manches. Je n'ai rien de particulier contre les bourrins et pourtant ils ont horreur de moi.

– C'est parce que tu es trop poli avec eux ! – me dit Gabriel en rigolant.

Et là, je crois qu'il n'avait pas tort.

Figurez-vous qu'un jour l'idée saugrenue me vint d'apprendre à monter à cheval. C'est arrivé à des tas de gens, au moins aussi niais que moi, et je ne voyais pas, a priori, ce qu'il y avait là de ridicule mais je n'ai pas tardé à le comprendre, croyez-moi !

Je me pointe donc un jour dans un manège. Le maquignon me dit qu'il n'y a pas de problème et que d'ici deux semaines, si je ne caracolais pas comme John Wayne, je serais quand même capable de faire bonne figure devant mes petites amies sans me foutre la gueule par terre. À condition de rester modeste.

Modeste ? Ça ne pouvait pas mieux tomber, je ne connaissais personne de plus modeste que moi, à tel point qu'il m'arrivait de me reprocher parfois de l'être exagérément. Alors, pour une fois

où ma modestie pouvait me servir à quelque chose, autant en profiter. Tope-là, j'en prends pour vingt leçons !

Le pauvre homme ! Au début c'est allé tout seul : je regardais comment faire pour enquiller la selle et j'écoutais de mes deux oreilles les conseils, les mises en garde et les avertissements de mon moniteur.

– Compris ? Alors à vous de jouer !

Bon, c'est simple, il suffit de s'approcher du bestiau et de lui parler de la pluie, du prix de l'avoine ou de n'importe quoi d'autre, juste pour lui montrer que vous n'avez rien contre les bourrins.

Puis vous le chopez par le travers, vous lui flanquez la selle sur le râble et vous la ficelez en dessous. Ensuite, vous vous dirigez droit vers l'avant et vous lui enfilez sa muselière. Enfin, vous attrapez le cordage qui lui pend sous la figure de proue et vous le menez bien gentiment jusqu'à la piste pour exécuter son numéro.

Après quoi, quand vous avez fini de vous en servir, vous retournez le garer où vous l'avez pris, vous vérifiez que les portières sont bien fermées et vous allez rendre la clé au patron. Un jeu d'enfant !

Donc, d'abord : s'approcher de la bête. Première surprise, en ouvrant la porte de l'étable, c'est son cul que je vois. Un cul large comme une porte cochère et qui prend toute la place.

On ne m'avait pas préparé à cela. Ça fait un choc. Vous vous faites une idée de ce que vous allez voir, vous préparez l'entrée en matière, vous imaginez comment vous allez vous présenter, et la première chose que vous voyez, c'est un gros cul : ça désarçonne ! Je révise donc mes batteries, je lui dirai bonjour de l'autre côté car je trouve désobligeant de lui parler par ce bout-là.

Passons donc sans attendre à la deuxième étape et chopons-le par le travers. Je lui tapote l'épaule de la fesse arrière droite

comme pour lui demander s'il compte descendre à la prochaine, il va bien comprendre et se ranger sur le côté.

Tu parles ! Pas un frémissement, à croire qu'il n'est pas concerné par ce qui se passe. Essayons l'autre côté, il m'a semblé qu'il y avait plus d'espace. Je le contourne donc en passant un peu au large car tout le monde sait que ces bestiaux adorent vous envoyer une bordée de sabots, pour peu que vous croisiez à portée de canon. En effet, l'autre côté est plus large et je peux m'immiscer, pardon monsieur, avec votre permission, s'il vous plaît !

Le con ! Ne voilà-t-il pas qu'il me coince contre la paroi et qu'il m'écrase les arçons, cet âne ! Et blam ! La porte qui se referme, sans doute un courant d'air. Je dois lui faire mal avec mon pied sous son sabot car il se met à agiter le cou avec sa tête au bout comme une pompe à bras, en trépignant d'énervement.

Ça me permet toujours de retirer mon pied : bon dieu que ça fait du bien ! J'en profite pour gagner le milieu du ventre, là où il n'a pas ses foutus sabots. Il ne faudrait pas qu'il remue trop car il va bien finir par casser son amarre à se secouer comme ça.

Le voilà qui s'écarte un peu, il a dû comprendre que je venais pour le monter et non pas pour l'emmener chez l'équarrisseur. J'en profite pour lui lancer la selle sur le dos : vous voyez, ça ne se présente pas trop mal. Mais il n'a rien compris du tout.

En réalité il ne s'est écarté que pour prendre son élan et je vois la grosse panse qui se précipite sur moi pour m'écraser comme une poire blette. J'en ai le souffle coupé pendant trois minutes. Il ne faudrait pas qu'il en prenne l'habitude, car sinon je vais me fâcher et le laisser tout seul, privé de promenade.

J'arrive quand même à attacher la selle, je n'ai plus qu'à lui mettre sa muselière mais j'ai l'impression de livrer un match de boxe avec un poids-lourd et d'être coincé dans les cordes. Ça y est, je suis arrivé à la tête.

– Bon, je me présente, Jean-Marie Murmure et toi c'est comment ton petit nom ? Dis donc, tu veux une baffe, ce sont des manières de montrer les dents comme ça ?

Il faudrait que je le détache pour lui enfiler son bordel en cuir mais bougillon comme il est, il est capable de se mettre à tourner sur lui-même, alors bonjour le mixeur !

Comme il n'a qu'une idée en tête et c'est de me mordre, rien de plus facile que de lui faire avaler son foutu palonnier. Le plus difficile c'est de passer les oreilles, mais en les tordant un peu j'en viens à bout, c'est ta faute si je te fais mal, tu n'as qu'à pas bouger comme ça.

Bref, après avoir bataillé pendant quarante-cinq minutes, nous sommes prêts à faire notre entrée dans le monde et à sortir de l'étable. Ce qui m'ennuie, c'est que la porte s'est refermée et que je n'ai pas envie de repasser par le même chemin pour aller l'ouvrir. Pas de problème mon biquet, je vais te l'ouvrir ta porte, et d'une ruade endiablée il en fait des allumettes.

Je commence à me demander s'il n'y a pas malentendu et si nous sommes bien là pour la même chose. Moi, ce que je voulais, c'est faire gentiment un petit tour de canasson, mais cela tourne au rodéo de Santa Fé.

Nous voilà donc dehors et il reste environ cent cinquante mètres à faire pour parvenir jusqu'au manège où m'attend mon moniteur pour tourner dans la sciure et le crottin. Ces cent cinquante mètres-là furent un calvaire avec ce con de bourrin qui n'était même pas fichu de rester debout sur le pavé rond et glissant et qui s'est retrouvé tout de suite les quatre fers en l'air à shooter dans toutes les directions. Qu'est-ce que cela aurait été si j'avais décidé de monter dessus tout de suite.

Enfin, le comble, cette carne avise les plates-bandes et se dit qu'après tout, une petite broutée de géranium ça ne pouvait pas lui faire de mal. Je n'étais pas bien placé pour lui faire la morale : avec le tombereau de crottin qu'on y avait déversé, il avait des

prétentions fondées pour en revendiquer sa part. Mais qui donc s'est fait engueuler ? Ce n'est pas lui, c'est ma pomme !

– Maîtrisez donc votre cheval, nom d'un chien ! Vous ne savez donc pas vous faire respecter ?

Il est toujours agréable d'entendre que vous n'êtes pas respectable, surtout quand vous avez payé ce que j'avais payé.

Quelques garçons de ferme sont venus à la rescousse, rien que pour m'écraser de leur savoir-faire et sauver ce qui se pouvait des fleurs.

Mais grâce à dieu la brave bête leur a montré qu'elle avait de la suite dans les idées, et ils sont vite retournés à leurs balais tout en m'insultant de conseils et en se demandant ce que diable j'avais bien pu faire à cette sale bête qui d'habitude était douce comme un agneau etc... etc...

Evidemment, c'était ma faute : je n'avais rien fait d'autre que de me comporter poliment et c'était juste ce qu'il fallait pour que cet excellent animal me prenne pour un con.

Bref, j'ai réussi à le mener jusqu'à la porte du hangar où les autres tournaient sagement depuis un moment sans se douter du drame qui se jouait dehors, moitié le traînant sur le dos, moitié le portant sur le mien, ce qui avec ses six cents kilos de steak tartare n'était pas commode, convenez-en.

Je dois dire que j'ai fait une entrée remarquée :

– D'où arrivez-vous, vous vous êtes perdu ? Si vous venez pour la séance suivante c'est trop tôt et gna gna gna... et gna gna gnère...

Enfin, tout ce qu'il fallait pour me montrer que faire de l'équitation cela donne de l'esprit. Le moniteur n'a jamais voulu entendre le récit de mes malheurs et m'a fait prendre ma place dans la caravane qui tournait sans se presser.

Quant aux autres, ils se prélassaient, peinards, sur le dos de leur monture comme si ça avait été des animaux tels que vous et moi. De temps à autre le moniteur leur disait : à droite ! Alors ils

tournaient insensiblement le guidon vers la droite et l'animal obéissait. Comme au cinéma.

Mon défaut, je l'avoue, c'est de manquer de foi : va-t-il vraiment tourner à droite si je le lui demande ? C'est foutu dès le départ si vous vous posez des questions pareilles et si vous trouvez extraordinaire que tout se passe comme vous le souhaiteriez.

Car évidemment, dans la vie, les choses extraordinaires n'arrivent pas et le plus probable c'est qu'il ne se passe rien que de très ordinaire. Tout dépend donc de ce que vous appelez ordinaire.

Si vous arrivez à trouver qu'il n'y a rien de plus banal que de battre des ailerons au-dessus des toits, il est probable que vous volerez comme un oiseau. C'est du moins ce qu'on lit dans Lao-Tseu.

Les mecs comme moi qui s'étonnent de tout ne sont que de foutus sceptiques, sur ce point Anita Mouchardasse avait bien raison. Alors que ceux qui sont habités par la foi ne s'étonnent de rien et ne font qu'élargir le champ des choses ordinaires.

Excusez-moi si j'ai l'air d'enfoncer des portes ouvertes et d'énoncer des évidences, mais je viens juste de le réaliser, ce qui d'ailleurs me faisait une belle jambe car inévitablement je me suis retrouvé au centre du cercle, sur mon cheval immobile qui ne voulait rien entendre.

– Serrez les jambes ! Tenez votre assiette ! Tirez les rênes ! Pas trop ! Juste ce qu'il faut pour montrer qui commande ! Faites ceci ! Ne faites pas ça ! Pas ça, bon dieu vous êtes sourd ou quoi ?

Mais j'avais beau serrer les jambes jusqu'à pouvoir croiser les pieds sous son ventre, lever le petit doigt, battre des paupières et suivre tous les conseils dont le moniteur me lapidait, rien n'y faisait. Je doutais trop pour que cela réussisse.

Finalement, excédé par ma stupidité, il a accroché son cheval à la barrière.

– Tirez-vous de là, je vais vous montrer !

Hélas, il n'y a rien de plus contagieux que le doute et je comprends, et même j'approuve, qu'on ait toujours persécuté ceux qui l'ont semé au cours de l'Histoire, car le malheureux s'est retrouvé Grosjean comme devant sur mon bourrin qui ne voulait rien entendre.

– Mais bon dieu, elle va avancer, cette carne ? Ça devrait pourtant marcher tout seul, qu'est-ce que vous lui avez fait ?

Je ne pouvais pas lui dire qu'il ne s'agissait que d'une crise de foi, il n'aurait pas compris. D'autant moins que je commençais à craindre pour lui : ça serait vraiment extraordinaire que je ne l'eusse pas contaminé.

Ça n'a pas manqué, j'ai senti que lui aussi il se mettait à douter. Quand, découragé, il est retourné à sa propre monture, une page était tournée irrémédiablement et en écrivant ce mot je découvre toute la part que le diable avait prise à la chose.

Depuis, il s'est mis au vélo mais il n'a jamais pu faire carrière. C'est une des nombreuses choses dont je suis responsable.

Voilà pourquoi j'ai senti mon poil se hérissier lorsque Gabriel m'a proposé d'aller aux Mamelles à cheval. Et, honte à moi, par peur de passer pour un lâche, j'ai accepté. Quelle connerie !

Le lendemain, aux aurores, voilà mon Gabriel qui me klaxonne devant ma case avec sa poire d'arçon. Il m'avait réservé une surprise : je n'avais jamais vu cheval aussi laid, il ressemblait à un lévrier affamé avec ses os qui lui sortaient de toutes parts et ses petites fesses pointues. N'allait-il pas se rompre quand j'allais l'enfourcher ?

Il avait une robe marronnasse de grande série des plus communes et des taches noires autour des yeux qui lui donnaient l'air louche. J'essayais de me raisonner en me disant que ce n'était qu'un cheval et que c'était ni plus ni moins qu'un moyen de locomotion, mais j'avais beau faire, cette haridelle ne me transportait pas de joie.

Au premier contact, cela ne se passa pas trop mal, il me laissa monter sans essayer de me mordre ou de grimper aux cocotiers comme la carne de mes débuts qui avait dû finir entre deux tranches de pain sur un lit d'oignons.

Gabriel avait dû vendre la mèche car toute la tribu était là, prête à se tordre de joie. Mais j'avais retenu son conseil et je n'accordai à ma monture pas plus de considération qu'à la bécane rouillée de votre voisin. Désolé les gars ! Je n'avais pas du tout l'intention de me donner en spectacle et à la façon dont je le tenais en laisse et le serrais entre mes fesses, le bourrin avait compris que j'étais prêt à lui mordre les oreilles s'il faisait des siennes devant les siens.

Tout le monde étant prêt, nous partîmes pour les gorges avec Séraphin qui ne voulait à aucun prix louper le spectacle et comment lui en vouloir. Mon cheval avait-il senti que j'en avais maté plus d'un, je ne sais, mais toujours est-il qu'il prit la route en tremblant, la queue entre les jambes, posant les pattes comme s'il craignait de se salir les sabots, les oreilles plaquées en arrière à la manière d'un chien qui a pris trop de coups.

Ah ! Quelle sensation ! Je n'avais plus connu cela depuis mon premier Solex. J'avais l'impression de marcher à grandes enjambées sans faire le moindre effort. Quelle brave bête, et qu'elle était bonne de bien vouloir me porter !

Je retirai toutes les préventions que j'avais eues à son égard. Elle avait pris le train du cheval de Gabriel et avançait avec une tristesse qui m'aurait donné envie de lui remonter le moral.

Bientôt nous trottâmes en file indienne dans la luxuriance débridée de la forêt hantée d'une chiee d'animaux non répertoriés qui poussaient ces cris qu'on n'entend que dans le délire de la fièvre et dont je soupçonnais fugacement le grand regard vide donnant sur d'autres mondes.

Nous admirâmes des plantes aux fruits tellement racoleurs, fardés de couleurs si vénériennes que je me demandais quelle

épouvantable maladie ils allaient pouvoir me refiler pour peu que je me mette à les renifler d'un peu près.

Nous contournâmes ces arbres gigantesques aux troncs innombrables où dorment des scolopendres d'un autre âge, cryptes vénéneuses où les lianes sont vivantes et pourvues de millions de petites pattes poilues qui viennent vous enlacer et vous étreindre à vous en faire péter les hémorroïdes.

Nous évitâmes l'ombre accueillante de ces feuillages hypocrites d'où sourd un suc laiteux qui vous dévore la couenne et vous fait les membres comme un jambon à l'os.

Nous humâmes des parfums de santal, de goménol et de vanille et ces fleurs au calice jaune, hanaps où viennent boire des serpents foudroyants plus minces qu'un crayon.

Nous ignorâmes les perruches criardes qui nous canardaient d'injures peinturlurées en traversant les trouées bleues du ciel.

Nous fendîmes notre route dans le labyrinthe des tarots de montagne dont les feuilles gigantesques, déversant sur nous des cataractes de jus vert, s'abattaient avec un bruit de carton.

Nous évitâmes les lieux tabous hérissés de bambous cliquetants, piqués sur des murs de pierres aux faces molles et sinistres entassées comme des crânes de sacrifiés pensifs.

Nous sondâmes, de loin, cette nuit perpétuelle où pendent des pipistrelles géantes comme de grands parapluies noirs, pour arriver, enfin, dans les douces prairies argentées recouvrant la mollesse des larges croupes fessues qui forment le relief des hauteurs des Mamelles et c'est alors que cette sale bête montra son vrai visage et commença à me donner du fil à retordre.

Plus question de démarche chevrotante, de regard suppliant et de courbettes serviles. Elle qui avait pris sagement la file, la voilà qui dressa bien droit les oreilles, trépignant sur place en levant haut les guiboles, mordant et bottant ses congénères pour qu'ils lui cédassent le passage, mâchouillant son bout de ferraille et tirant sur les rênes pour que je lui lâche la bride.

Si elle voulait galoper, elle pouvait toujours courir, je ne lâcherais rien avant d'avoir appris à freiner, d'autant moins que j'avais repéré de jolis rochers bien ronds, dissimulés sous les hautes herbes.

C'était sans compter avec mes deux gusus. Ils savaient que je ne savais pas faire du cheval mais cela ne leur suffisait pas : ils voulurent savoir à quel point je ne savais pas en faire, histoire de s'instruire dans la gaieté.

Ils piquèrent donc des deux en poussant de grands cris. C'en fut trop pour mon bourrin qui se joua du débutant que j'étais en faisant mine de se calmer. Pendant que je reprenais mon assiette de cheval, il se cabra soudain, me déséquilibra et chopant le mors aux dents, il se mit à galoper à leur poursuite.

On en écrit des tomes, mais il n'y a rien de plus facile que le galop et je compris très vite comment cela se pratique : il suffit de s'asseoir entre la selle et l'encolure de l'animal et de lui étreindre le cou à pleins bras.

L'animal aime cela et court plus vite encore. Pour amuser la populace, vous pouvez aussi basculer sur le côté et lâcher les mains : vous ne risquez pas de perdre votre monture, puisqu'elle est encore reliée à vous par un étrier, et vous n'avez plus qu'à vous laisser traîner, pépère, en slalomant entre les rochers.

L'inconvénient, c'est que vous avez le nez à hauteur des pieds de la bête et il n'y a aucune raison pour qu'ils sentent meilleur que les vôtres. Comme j'ai l'odorat délicat, je n'essayai pas cette monte, mais je cramponnai la crinière en l'entourant trois fois dans mes poings : si c'était un postiche, j'étais foutu.

Gabriel et Séraphin étaient arrêtés depuis longtemps, que je galopais encore, couvert de l'écume dégueulasse de mon canasson qui ralentit et s'arrêta enfin, à bout de souffle, sous les frondaisons d'un manguier.

Chose promise, chose due, je mis pied à terre, le chopai par sa frêle encolure en agrippant bien les rênes pour qu'il ne puisse pas s'échapper et lui mordis l'oreille jusqu'à l'os. Il poussa un

hennissement presque humain, c'est dire si l'animal était pourri, et sauta sur place en essayant de se débarrasser de moi.

Mais je tins bon et il fallut que les deux autres arrivassent et me suppliassent de lui faire grâce pour que je consentisse à lâcher le bout. Il n'alla pas voir sa mère pour se plaindre, croyez-moi, mais s'éloigna en se frottant l'oreille.

À part ces émotions inopinées et des crampes aux fesses, mais qui n'en veut pas ne monte pas sur un cheval, le voyage jusqu'aux gorges se passa le mieux du monde, sauf dans les ravins où parfois cela fut difficile.

Je commençais à comprendre le dégoût insupportable que les Bidonnais de Bidon ressentaient pour cet endroit, eux qui foulaient journellement un sol qui n'a pas un siècle et demi, tellement insignifiant et banal tant il était plat, qu'il était pour eux l'image de la normalité horizontale dont ils toléraient aux seuls arbres d'ornement, et aux bâtiments, de briser l'uniformité.

Ils vivaient dans un monde à la géométrie si rudimentaire que tout ce qui se dressait un tant soit peu de biais était synonyme de catastrophe : arbres déracinés s'appuyant sur leurs voisins, maisons affaissées penchant du côté où elles allaient tomber. Les pentes des Mamelles étaient donc pour eux un genre de catastrophe naturelle dont il conviendrait un jour de soulager leurs pensées à coups de bulldozer.

Nous étions partis à cinq heures, à huit nous étions parvenus à proximité de la gorge. Il fallut chercher longtemps un passage favorable pour faire descendre les chevaux jusqu'au torrent où nous les attachâmes à un gros figuier qui poussait le pied dans l'eau afin qu'ils puissent faire trempette tranquillement pendant que nous partions en reconnaissance.

Les Mamelles ont vraiment un décolleté généreux. Loin d'être cette gorge broussailleuse et sombre que vous pourriez imaginer, c'est au contraire un val assez ouvert. Le soleil et l'ombre se mêlent entre les sous-bois et les clairières, où s'étend une herbe grasse, favorable aux galipettes.

Le torrent des Mamelles y tourbillonne ou s'y repose tour à tour, dans de grandes vasques naturelles encastrées dans les rochers d'où il fait bon piquer une tête, nager, faire la planche ou du bouillon avec les pieds.

La nature y est généreuse et vous ravitaille à profusion de mangues, cocos, mandarines, papayes et toutes les marques de fruits que vous voulez, pour peu que vous preniez seulement la peine de lever le bras. Vous pouvez les savourer, enivré du parfum des fleurs où vous allez bientôt vous allonger pour faire un somme, enchanté par le murmure des eaux.

Les lapins y sont nombreux, vous pouvez les attraper comme on claque des moustiques et si la viande vous est déconseillée, plongez donc et remontez les bras chargés d'écrevisses et de poissons comestibles, sans arêtes, qui se plieraient en quatre pour vous être agréables.

Si je vous laissais là, au piquet pendant un an, vous prendriez vingt kilos en vous nourrissant du lait des Mamelles et vous en redemanderiez pour un an tacitement reconductible.

D'aucuns se demandent déjà pourquoi personne n'habite cette vallée où coulent le lait et le miel. La raison en est pourtant simple : c'est loin de la plage et les bidonnais y mourraient d'ennui.

Quant aux autochtones, c'est pour eux un lieu tabou où ils viendront retrouver leurs ancêtres, une fois passée l'arme à gauche. Ils n'y flânent qu'en invités et trouveraient indécent d'y installer leurs cases comme des pique-assiettes.

La seule raison intelligente que vous puissiez trouver pour vouloir rejoindre la plaine en contrebas, c'est de vous payer une bonne tranche de rigolade en descendant le torrent.

Vous pouvez alors glisser sur les raides toboggans tapissés de mousse qui courent de vasque en vasque, cul par-dessus tête et mort de rire, reprendre votre souffle sur le sable chaud, pendant que de grands papillons de soie viennent se poser sur votre peau

pour s'abreuver aux gouttelettes, en battant doucement la moire bleu-nuit de leurs ailes.

C'est ainsi que j'opérai ma reconnaissance, batifolant comme un gamin, oubliant la gravité que je devais à ma charge d'ingénieur récemment acquise, mais envahi, à mesure que je descendais, d'une consternation grandissante qui atteignit son apogée quand nous parvînmes à un étranglement rocheux où un ressaut naturel surplombe l'embouchure de la vallée, formant un rempart dissuasif à la propagation de l'agriculture javanaise : topographiquement parlant, c'est le lieu idéal pour y planter un barrage qui transformerait la vallée en amont en un lac putride et mort.